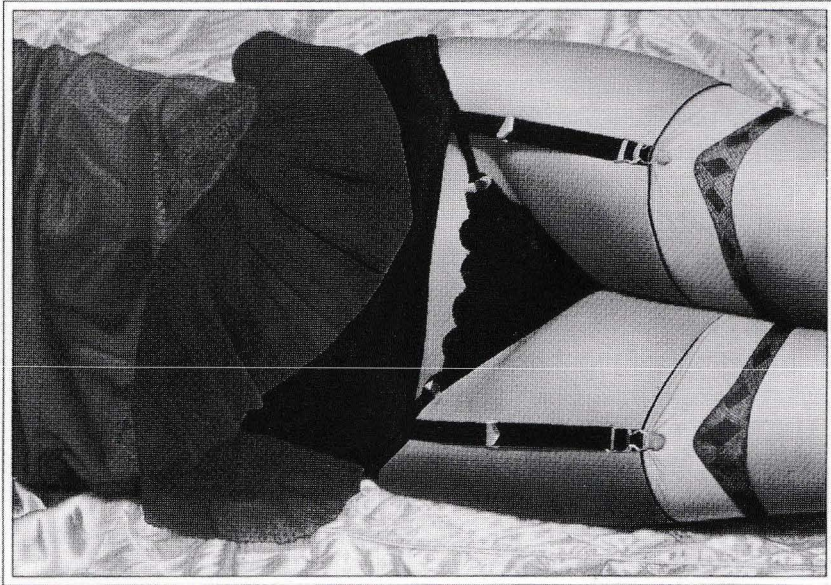


Jean-Pierre April

BERLIN- BANGKOK

ROMAN



LOGIQUES
FICTIONS

BERLIN - BANGKOK

un entretien de Jean-Pierre April avec Claude Ecken

Le 17 novembre 1989 est paru aux éditions Logiques de Montréal, un roman de science-fiction qui situe son action après la chute du mur de Berlin et la réunion des deux Allemagne. Cette prophétie est encore plus surprenante quand on saura qu'elle n'émane pas d'un européen au fait de la situation, mais d'un québécois, Jean-Pierre April, enseignant au collège de Victoriaville et écrivain de science-fiction.

Berlin, d'abord. Univers hypercapitaliste d'obédience néo-colonialiste : le Tiers-Monde est plus que jamais l'ouvrier des pays industrialisés. L'Allemagne synthétise les contradictions de notre monde moderne : on y vit à l'ère du capitalo-communisme et des relations occidorientales. Une franchise à la limite du cynisme permet de marier les contraires, de ne plus s'étonner des incohérences de notre société. Les seules certitudes, illusoires, sont l'argent et la recherche des plaisirs, qui mènent le monde plus impitoyablement qu'avant.

L'individu, de plus en plus désorienté face à ces paradis illusoires, est de plus en plus assisté : mariages à la carte programmés sur ordinateur, psycho-assistantes, *talkin' bars* pour communiquer. Car l'époque est bavarde. Dans les divers salons de conversation (tous les registres existent), on peut vider son sac ou aborder des sujets politiques avec des personnes dont parler est le métier. Ces maigres expédients traduisent autant le désarroi de l'époque que les victimes du *nowhere*, qui perdent tout souvenir d'une période déterminée. Le malaise est bien là et se traduit par une forte dénatalité. La certitude d'un futur sans avenir semble tellement ancrée dans les esprits qu'elle provoque le Syndrome d'Accouchement Prématuro, lequel oblige la nation à ouvrir ses portes aux immigrés, principalement turcs, qui peuplent le pays sans adopter la culture. Se reproduire devient un acte patriotique et il est bien vu d'épouser l'une de ces thaïlandaises, prostituées mais fécondes, et de la ramener au pays pour lui faire des enfants. Voilà le Berlin des années 90.

Bangkok ensuite. Monde de corruption, concentré des perversions que l'Occident y importe pour les consommer. La Thaïlande est la prostituée des pays capitalistes, Eros Center à l'échelle nationale. On y trouve de quoi satisfaire tous les fantasmes, la chirurgie permettant de créer des «oursins» ou des pénis «poulpeux». Des bordels sont spécialisés au point que les filles thaï sont formées pour plaire aux allemands et parlent leur langue. La drogue, aussi banalisée que le sexe, pousse comme une mauvaise herbe

dans les caniveaux (le klong, euphorisant doux, trop fragile pour l'exportation) ou s'élabore dans les usines pharmaceutiques, implantées en Thaïlande parce qu'elles y subissent des contrôles moins rigoureux qu'en Occident et disposent, avec les prostituées, de cobayes à bas prix. Mais c'est également à Bangkok que s'élaborent les substances du futur, offrant l'accès à une autre prostitution. De nouveaux produits, plus spécifiques, permettent d'explorer de nouvelles voies psychiques. Le mariage de l'esprit et du corps est possible dans les «cybordels» où le client, connecté à la prostituée, peut violer sa conscience et explorer ses fantasmes les plus secrets.

Voilà planté le décor pour une histoire d'amour désespéré. La quête du héros est aussi celle d'une authenticité perdue ou oubliée : authenticité de l'amour et des êtres qui se cherchent à travers les faux-semblants censés leur livrer des expériences plus réelles que le réel. Quête des racines également, nécessité de ne pas couper les ponts avec les générations précédentes, comme l'affirme un personnage qui y voit l'origine des maux actuels. L'amnésie qui frappe les gens ne se nomme-t-elle pas le *nowhere* parce que dans un monde qui vit *ici et maintenant*, il n'y a pas de place pour le souvenir ?

Quels sont les signes qui vous ont amené à décrire la société que vous peignez dans *Berlin-Bangkok* ? Pourquoi avoir choisi ces deux villes ?

J'étais d'abord préoccupé par la situation sociale au Canada, qui est de plus en plus divisé entre francophones et anglophones, et au Québec, où, en l'espace d'une génération, on serait passé du taux de natalité le plus élevé au monde au taux le plus bas. Je voulais par ailleurs aborder une partie de la planète trop souvent négligée, en particulier par les auteurs de SF : le Tiers-Monde, pauvre, surpeuplé, et, par voie de conséquence, porteur d'un avenir problématique.

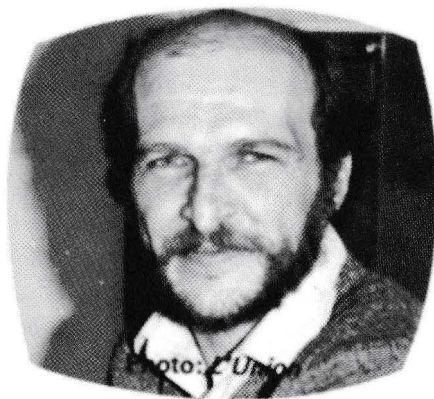
J'aurais pu examiner les relations entre Montréal et Haïti, mais j'ai beaucoup parlé du Québec. Puisque le problème est international, j'en ai profité pour regarder ailleurs, pour prendre un peu de recul. Finalement, c'est un reportage suisse qui m'a mis sur la piste : ces cultivateurs qui ne trouvent plus à la campagne de concitoyennes intéressées à s'y marier et qui vont épouser de jeunes Thaï qu'ils ramènent chez eux dans le cadre d'un véritable voyage de noces organisé, ils existent bel et bien, en Suisse alémanique. Puis, je me suis rendu compte que l'Allemagne, comme le Canada, oscille entre la division et l'unification, et que son taux de natalité est aussi l'un des plus bas du monde.

Finalement, un *signe* inusité, plutôt *magique*, m'a conforté dans ma décision : si l'on pense aux premières lettres de Bangkok et Berlin, on a B.B. et même, ba-be, diminutif de baby. Et quand on sait que les bébés, ou le manque de bébés, sont au coeur de mon roman...

Qu'est-ce qui vous a permis de croire à une chute du mur et à une union des deux Allemagne ? Vous doutiez-vous que ce serait si rapide ?

Au départ, absolument rien ne pouvait me permettre d'y croire. Tous les livres que j'ai consultés présentaient l'éventuelle unification des deux Allemagne comme un idéal à très long terme, sinon comme une utopie irréaliste. C'est peut-être cette belle unanimité qui a éveillé quelques soupçons chez moi...

J'ai eu la première idée de cette fiction en 85, quant j'ai vu le reportage suisse à la télé, alors que j'écrivais *Impressions de Tai Deng*, nouvelle qui annonce certains thèmes du roman. En ce qui concerne la chute du Mur, elle s'est largement développée en cours d'écriture, à partir de janvier 87. J'avais pensé, plus ou moins consciemment, suite au réveil nationaliste des républiques de l'URSS (déjà annoncé par la soviétologue Hélène Carrère d'Encausse), de la Pologne et la plupart des pays du Tiers-Monde, que la grande majorité des analystes occidentaux mésestimaient une force qui aujourd'hui n'a pas très bonne presse en Europe et Amérique du Nord, ce qui est peut-être un *signe* de décadence : la force du peuple, de la nation et de la culture traditionnelle.



En écrivant *Berlin-Bangkok*, je me disais que la réunification allemande reviendrait fatalement sur le tapis, quand le dégel suscité par Gorbatchev aurait plus de crédibilité, mais, comme tout le monde, je n'avais pas pensé que la chute du Mur arriverait si brusquement. Pendant quelques jours, j'ai craint que mon roman, terminé en 88 et lancé le 17 novembre 89, ne puisse sortir avant l'ouverture du Mur.

L'accent est mis sur les multinationales et le trafic de la drogue, qui tous deux assoient leur pouvoir sur l'argent, et paraissent donc aller de pair : les multinationales ne seraient que la partie émergée, légale, d'un pouvoir qui s'exerce sous de multiples formes, qui sont (souvent) à peine cachées. Ces deux faces sont-elles les seules alternatives de demain ? On ne trouve dans votre livre aucune structure qui s'opposerait à cette suprématie de l'argent et de la drogue, à la prostitution et aux magouilles telles qu'elles se pratiquent. Constat pessimiste ?

Quand j'avais quinze ans, une devinette circulait dans mon entourage : quel est l'ABCD qui mène le monde ? Réponse : l'Argent, la Boisson, le Cul et la Drogue ! En fait, je n'avais pas l'impression de présenter une vision aussi *pessimiste, violente, cruelle, amère*, pour reprendre quelques qualificatifs utilisés par les critiques. Bien sûr, les *cybordels* du roman mènent tout droit au viol des consciences mais peut-être aussi au grand rêve de la « communion des esprits » ou de la « transmission de la pensée. » Il me semble, si je peux déplacer l'accent, que le héros, même s'il ne montre pas beaucoup d'enthousiasme, se lance dans la « course au bonheur » qui anime toute l'Allemagne. Même s'il subit de nombreuses mésaventures, cela semble exciter sa faculté de résister et on le retrouve finalement à la tête d'une agence interpsy qui promet de libérer les consciences. Peut-être parce que le héros, en fait fort peu héroïque, est typiquement postmoderne, c'est-à-dire, selon Lipovetsky, *une personnalité tolérante, sans grande ambition, sans haute idée d'elle-même, sans croyance ferme*, « *une personnalité flottante, sans charpente ni volonté*.¹

Chose certaine, le viol ou la communion des pensées passe nécessairement par le pouvoir du capital. Dans notre société, tout ce qui compte se compte. Il y a toutefois un espoir que j'entrevois, à plus long terme, et qui pourrait être développé dans un prochain roman de SF. Certains chercheurs japonais pensent déjà à la prochaine vague d'inventions, qui ne seraient plus axées sur le matériel, ni même sur l'information, ou l'informatisation, mais sur les besoins et services, notamment le bien-être physique et mental. Déjà, les néo-consommateurs, surtout sur la côte Ouest des EU et au Japon, centrent dorénavant leurs intérêts sur des valeurs humaines et spirituelles. Le new-age, l'ère du Verseau, le culte du corps, la recrudescence des sectes, les agences de rencontres, les nombreuses pratiques psy sont des signes éloquentes... enfin, avant de croire à l'utopie, je veux voir, par le biais de mes modestes spéculations, comment nous pouvons réagir au capitalisme, néo ou non, qui transforme tout en marchandise, et qui se répandra un jour à l'Est, et au Sud, où déjà il apparaît plutôt dans sa version sauvage.

En quoi l'Allemagne, les relations avec les pays du Tiers-Monde, la prostitution et la drogue, sont-elles emblématiques de la société de demain ?

Ne le sont-elles pas déjà ? ! ...

La prostitution et la drogue, par exemple, font partie des cinq plus grands marchés du monde et représentent une exploitation à outrance des corps, des désirs et des rêves. Elles vont exactement dans le même sens que le capitalisme. Quant à l'Allemagne, en raison de la réunification, de son pouvoir financier, de ses liens privilégiés avec l'Est et l'Ouest, et de son rôle-clé dans une désormais possible Europe totalement réunifiée, et peut-être aussi à cause du spectre du nazisme, elle est pratiquement incontournable.

Les Occidentaux seront bientôt dans une position analogue à celle de Rome devant les Barbares. Une infime proportion de Tiers-Monde se présente aux portes de l'Occident et déjà l'intolérance monte. Qu'en sera-t-il lorsque, fatalement des cargos-pirates déverseront des populations d'affamés sur les rives occidentales ?

La société que vous décrivez semble en quête de valeurs nouvelles. Elles est en tout cas perdue au milieu des amalgames pratiqués : le capitalo-communisme, les relations occidorientales décrivent l'émergence d'une société perméable à toutes les influences, adoptant tout ce qui lui semble agréable, mais qui manque de repères pour trouver son identité. Est-ce que vous prévoyez une «ère de la confusion» qui se substituerait (et se fondrait) à celle des grands systèmes ?

Le choix de Berlin et Bangkok correspond à l'une des figures de style que je préfère et qui m'a permis d'intégrer bien des divergences dans mes fictions. Il s'agit de l'oxymoron, ou de l'oxymore, qui désigne un *alliage* de mots contradictoires, les *hauteurs béantes*, par exemple, pour citer un titre de Zinoviev, ou la *souveraineté-association* pour reprendre le programme politique du Parti québécois. En 79, j'écrivais : «*Si la métaphore est la figure de style privilégiée de la littérature générale, synchronique, qui cherche à rejoindre des éléments semblables, l'oxymoron est fréquemment utilisé à l'intérieur de la SF, diachronique, conjecturale, qui cherche à rapprocher des éléments étrangers.*»² -Il semble que cette forme d'expression, qui correspond donc à une façon de comprendre le monde, pourrait guider les Occidentaux quand il s'agit d'accueillir les étrangers du Tiers-Monde.

On peut s'attendre à ce qu'une éventuelle culture planétaire naisse dans la confusion, qui d'habitude précède les amalgames. D'ailleurs, ce serait même salubre : les cultures fortes et les nouvelles valeurs jaillissent souvent d'un creuset multiculturel, et le métissage a toujours été un gage de santé. Mais il se peut que cet amalgame soit superficiel et qu'il se fasse au détriment des populations les plus démunies. Il se peut également qu'on n'assiste pas à un véritable amalgame, mais plutôt à une atomisation des cultures, comme le font penser les poches de culture allemande à Bangkok et les îlots culturels thaï ou turcs à Berlin. Sans un idéal ou un danger collectif, les sociétés peuvent continuer longtemps à se méconnaître. Pour

le moment, le dénominateur commun le plus répandu, la langue «universelle», c'est peut-être «l'ABCD qui mène le monde» !

Actuellement, la confusion et les grands systèmes (ou ce qu'il en reste) semblent coexister. Les modèles culturels ont éclaté. Lyotard et les post-modernes nous montrent que les *Grands Récits* qui légitiment le pouvoir ne sont plus dignes de confiance. Scarpetta laisse entendre que la vie culturelle est vide de sens, par excès de sens. Lasch montre comment le *complexe de Narcisse* mène à l'autodestruction. Baudrillard relève la logique propre au *système des objets* et nous fait entrevoir l'*irréfrence* des simulacres. D'après Lipovetsky, *le post-moderne n'est en fait qu'un cran supplémentaire dans l'escalade de la personnalisation de l'individu voué au self-service narcissique et aux combinaisons kaléidoscopiques indifférentes*.³ Le monde devient un melting-pot. Il est à prévoir que la culture internationale sera à l'image des supermarchés, proposant des produits hétéroclites, interchangeables, et sans mémoire. Ou à l'image des *structures dissipatives* de Prigogine, selon lequel le vivant serait constitué d'*entrelacs d'ordres passagers sur un fond de désordre*. Vous trouvez pessimiste cette vision synthétique ? Pour ma part, je la trouve très stimulante, et il me semble que *Berlin-Bangkok* se situe dans le prolongement de cette vision.

Conséquence ou point de départ d'une telle situation, la perte de communication est au centre de votre ouvrage : vos héros ont du mal à se comprendre, ils se perdent et se cherchent parce qu'ils n'ont pas su communiquer. Le même désarroi semble présider au succès des *talkin'bars* et aux règles de la conversation telles qu'elles sont définies dans votre ouvrage. Le problème de la communication ne serait-il pas le stigmate essentiel de la société de demain ? Quelle serait l'origine de ce problème ?

Comme vous sans doute, je trouve paradoxal qu'il y ait tant de problèmes d'incompréhension en cette «ère des communications». Mais il faut considérer que les psychoses sont apparues avec la psychanalyse, ou que les menaces pesant sur la santé de la planète sont devenues perceptibles avec la naissance de l'écologie.

Une des principales sources des problèmes de communication serait selon moi du côté des télécommunications, des communications à distance, alors que traditionnellement, le terme «communication» implique un rapprochement de l'être entier. Pour schématiser, la télévision a fait en sorte que la communication a cédé le pas à la diffusion, qui a réduit le récepteur au rang de simple consommateur d'informations, sinon de rêves préfabriqués. C'est là le thème central de mes deux premiers recueils de nouvelles, aux titres transparents, *La machine à explorer la fiction* (Le Préambule, Montréal, 1980) et surtout *Télétotalité* (Hurtubise HMH, Montréal, 1984).

Comment communiquer avec l'extérieur quand l'individu est branché

sur son nombril ?... Devant tant de d'images superficielles, tant de simulacres, j'ai souvent opté pour une esthétique néo-baroque, pour confronter les images et rechercher «la profondeur des apparences».

Autre problème de communication, découlant des télécommunications : souvent, l'individu, qui, en principe, devrait transmettre ses traits distinctifs, a abandonné ses facultés de réflexion, donc de communication, au profit des spécialistes, des communicateurs professionnels, des vulgarisateurs réducteurs, et ce qu'il communique n'est que le pâle reflet d'une pensée pré-digérée, qui recueillera l'adhésion d'un autre individu d'autant plus facilement que le message est superficiel et déjà largement diffusé. En ce sens, il faudrait parler d'un... (attention : oxymoron !)... individualisme de masse!

Dans cette optique, les *talkin'bars* me semblent une évolution optimiste par rapport à la vague de conversations téléphoniques payantes, souvent pornos, d'ailleurs, que nous connaissons actuellement. Ce serait même le prolongement d'un nouveau phénomène fort significatif, qui tient à la fois du jeu théâtral et du jeu psychosocial, l'improvisation collective, fort populaire au Québec, pratiquée par les équipes professionnelles de la Ligue nationale d'Improvisation, impose à ses joueurs d'élaborer une scène à partir d'un thème imposé, ce qui laisse penser que les situations de communication deviennent rares, à tel point qu'on doit les provoquer. D'ailleurs, le sujet imposé, souvent farfelu, compte beaucoup moins que la forme, ou les apparences.

Enfin, pour me résumer en une formule, je dirais que nous ne communiquons pas vraiment, nous jouons plutôt à la communication, nous consommons de la communication, nous devenons des... consommateurs !

Drogue et communication sont également liées. C'est par désarroi qu'on s'adonne aux psychotropes. Croyez-vous que la drogue peut constituer un élément de communication ? S'agit-il d'un leurre ou d'une solution pour vous ? La conclusion du roman, à cet égard, semble ouvrir la voie à une société qui se réaliserait à travers l'ingestion de substances permettant de communier avec son prochain.

Je trouve très risquées les généralisations à propos de la drogue. Il y a tant de sortes de drogues, dont nous connaissons mal la composition chimique et la nature des effets. Ce sont les hallucinogènes qui attirent le plus mon attention de romancier, parce qu'ils produisent des images, des alliages, et du sens. Mais les psychotropes, dans le meilleur des cas, ne font que révéler ce que l'individu a déjà en lui, quand ce ne sont pas des illusions.

Comme les hallucinogènes sont toujours illégaux, leurs effets ne sont pas soumis à des analyses scientifiques poussées, mais nous pouvons imaginer un nouveau scénario, au terme duquel la drogue serait légalisée, si l'Occident ne peut venir à bout du terrorisme et des guérillas des ... cocapitalistes.

Alors, comme c'est le cas avec les tranquillisants pharmaceutiques légaux, les multinationales se mettront à analyser la composition chimique des drogues, à isoler leurs propriétés, et la porte sera ainsi ouverte à des «drogues à effets spécifiques», qui pourraient favoriser la communication.

La drogue, leurre ou solution ? et si les drogues futures étaient à la fois un leurre ET une solution ? Comme l'ont été pendant des siècles les *Grands Récits* de légitimisation dénoncés par Lyotard. Comme le seraient la politique, l'art ou la religion. Leurre, dans le sens que la drogue endort les consciences ; solution, parce que c'est un moindre mal, pour déjouer la violence, la solitude, l'ennui et peut-être pour repousser une forme encore plus grande de désagrégation sociale. La religion, par exemple, est souvent considérée comme un *opium du peuple* et un ciment social.

Enfin peut-être suis-je malgré tout un indéfectible optimiste, cette vision des choses me stimule encore : je préfère les grands rêves conscients et consentis de la drogue aux *Grands Récits* inconscients qui, au nom de Dieu, de la Race, du Peuple ou du Capital, ont légitimé la volonté de décimer ou d'exterminer des Indiens, des Juifs, des Cambodgiens et, aujourd'hui même, l'exploitation à outrance du Tiers-Monde.

Mais aussitôt le scepticisme revient. Si plusieurs hallucinogènes rendent «cool», tolérant, fraternel, sinon passif, rêveur, introverti, la libéralisation de la drogue pourrait ouvrir la voie à la manipulation des masses, et le meilleur des mondes, par un oxymoron des plus vicieux, deviendrait l'interface du pire des mondes.

Et comment intervient le Syndrome d'Accouchement Prématgré, que vous justifiez par une explication psychanalytique : le monde moderne est trop perçu comme sans avenir pour que le couple ait encore envie d'avoir des enfants. La dénatalité des pays industrialisés correspond-elle effectivement pour vous à une démission ou aux symptômes d'une angoisse de la population face au monde moderne ?

Cette fois, c'est un film de l'ONF, suivi d'un livre portant le même titre, *Ratopolis*⁴, de Gilles Thérien, qui m'a mis sur la piste de cette perturbation psycho-socio-somatique. Thérien a analysé le comportement de rats obligés de vivre dans un simulacre de milieu naturel, et confinés dans des colonies artificiellement surpeuplées. Il faut savoir que le rat, qui partage l'habitat, la nourriture et plusieurs comportements de l'être humain, peut facilement tuer les rats étrangers à son groupe social. Je n'oublierai pas de si tôt cette scène où une rate, visiblement très angoissée, mange ses enfants dès leur naissance. Les conditions de vie de ces rats évoquent étonnamment celles des ghettos, des métropoles du Tiers-Monde où des pénitenciers, tous surpeuplés, où la drogue, sinon la religion, constitue la seule échappatoire.

C'est d'ailleurs ce qui se produit dans *Berlin-Bangkok*, quand le héros occidental se retrouve dans une prison thaï, selon une vision beaucoup moins pessimiste que celle qu'en ont livré certains témoins⁵. Sans la drogue, les individus, comme les rats du film, ont souvent recours à l'automutilation pour répondre à la pression insupportable du milieu... Dans son livre, Thérien en arrive à la conclusion dramatiquement convaincante que *la croissance démographique cesse quand le territoire est insuffisant, même si la nourriture est abondante. Le stress normal conserve les rats en vie ; devenu anormal, il disloque les comportements, détruit les liens qui permettent à un groupe de vivre et conduit, à plus ou moins brève échéance, à l'extinction.*

Nous sommes peut-être déjà engagés sur la pente de l'infertilité, dont les causes principales sont les lésions provoquées par les MST, toujours en recrudescence. Selon les enquêtes de d'Adier et Teulade⁶ menées en France, *15% de ces couples nouveaux auront des difficultés à concevoir un enfant.* Des études américaines parlent d'un couple infertile sur cinq. Il est difficile de savoir s'il s'agit d'une montée ou d'une constante, je ne connais pas d'études antérieures, mais, de toute façon, ces chiffres risquent d'être sousestimés, à cause d'une certaine loi du silence ; selon d'Adler et Teulade, *dans 40% des cas, la stérilité de l'homme n'a été avouée à personne* (sauf à d'Adler et Teulade, je présume !).

Je ne crois pas que le SAP (Syndrome d'Accouchement Prématuro) corresponde nettement à une démission de la population. Ce problème, comme le cancer ou SIDA, serait d'abord une réaction inconsciente du corps social, comme c'est le cas dans *Ratopolis*.

Pourquoi mettre des enfants au monde quand on a perdu le sens du temps et l'espace, de la continuité culturelle et des liens avec le territoire ? Pour Yumi, qui ne fait pas de différence entre Berlin et Bangkok, qui a éliminé le trait d'union qui dans le titre du roman sépare et relit ces deux villes, (et qui donc ne fait plus les distinctions nécessaires à l'oxymoron, lequel respecte les différences tout en les rapprochant), il n'y a plus d'endroit où s'enraciner, *en fait, Yumi reste toujours au même endroit, ici comme là-bas, à l'angle du boulevard X et de la rue Y. Son pays, c'est deux-pièces-cuisine.* Pourquoi enfanter dans de telles conditions ?

La plupart des grands thèmes dans *Berlin-Bangkok* tiennent d'ailleurs à la réduction de l'espace qui sépare les individus, les villes, les cultures et les valeurs. On voudrait remplacer l'oxymoron par la fusion, qui gomme les oppositions, au lieu de les agencer selon un ordre supérieur ; mais la fusion, en niant l'altérité, peut amener à la confusion. Grâce à l'interpsy, Yumi (comme l'indique son nom : You-me, ou You=me) devient l'Autre, Axel, et vice-versa. Une partie de Bangkok est au centre de Berlin, dans l'Eros

Center érigé sur les ruines du Mur, et Berlin est au cœur de l'économie de Bangkok.

Et c'est ainsi, en prenant quelques raccourcis, que le «now here» [ici et maintenant] de l'individualisme est devenu le «nowhere» [nulle part] de mon roman. En fait, j'ai simplement supprimé l'espace qui sépare deux mots, un peu comme la surpopulation réduit l'espace qui sépare les rats, comme le capitalisme réduit tout à la valeur marchande. Un bel exemple : le salaire accordé aux mères-porteuses. Comment le déterminer, alors qu'il n'y a pas de précédent? On a alors pensé à attribuer un montant équivalant au prix d'une automobile moyenne, et c'est souvent à cela qu'est utilisée la rémunération accordée à la mère-porteuse !

A défaut de relations interpsy, reste à inventer une politique de l'altérité, inspirée par la «poétique de l'altérité» qui caractérise la science-fiction. ...Enfin, depuis quelques instants, je lutte contre la confusion ! Mais c'est qu'il vient de me venir une nouvelle hypothèse à l'esprit, sans doute une spéculation pour un prochain texte de SF (à moins que, déjà, encore une fois...) : et si, inconsciemment, les Occidentaux cessaient de faire des enfants parce que les adultes se comportent désormais comme des enfants, pour qui la priorité va au «now here» ? ...

Merci, cher interviewer, ne serait-ce que pour avoir fait jaillir cette idée; il faut maintenant que j'aie écrit, à moins que..., voilà mon fiston qui me réclame !

1. Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide essai sur l'individualisme contemporain*, Gallimard, 1983, 180 et 235.

2. J.P. April, "Perspectives de la science-fiction québécoise", *Imagine* n°2, Montréal, déc. 79. Cette vision de l'oxymoron rejoint d'ailleurs «la poétique de l'altérité» telle qu'élaborée par divers théoriciens montréalais de la SF.

3. Etienne Bastiaenen, "Le postmoderne, un individualisme exacerbé", *Europe* n°681/682, jan.-fév. 86.

4. Gilles Thérien, *Ratopolis*, Les Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1975.

5. Armand Lerco, *Les chiens de Bangkok (voyage au bout de la dope)*, Grasset & Fasquelle, 1982 ; France-Amérique, 1983.

6. Marie-Ange d'Adler et Marcel Teulade, *Les sorciers de la vie*, Gallimard, 1986.